

GERARD GAROUSTE

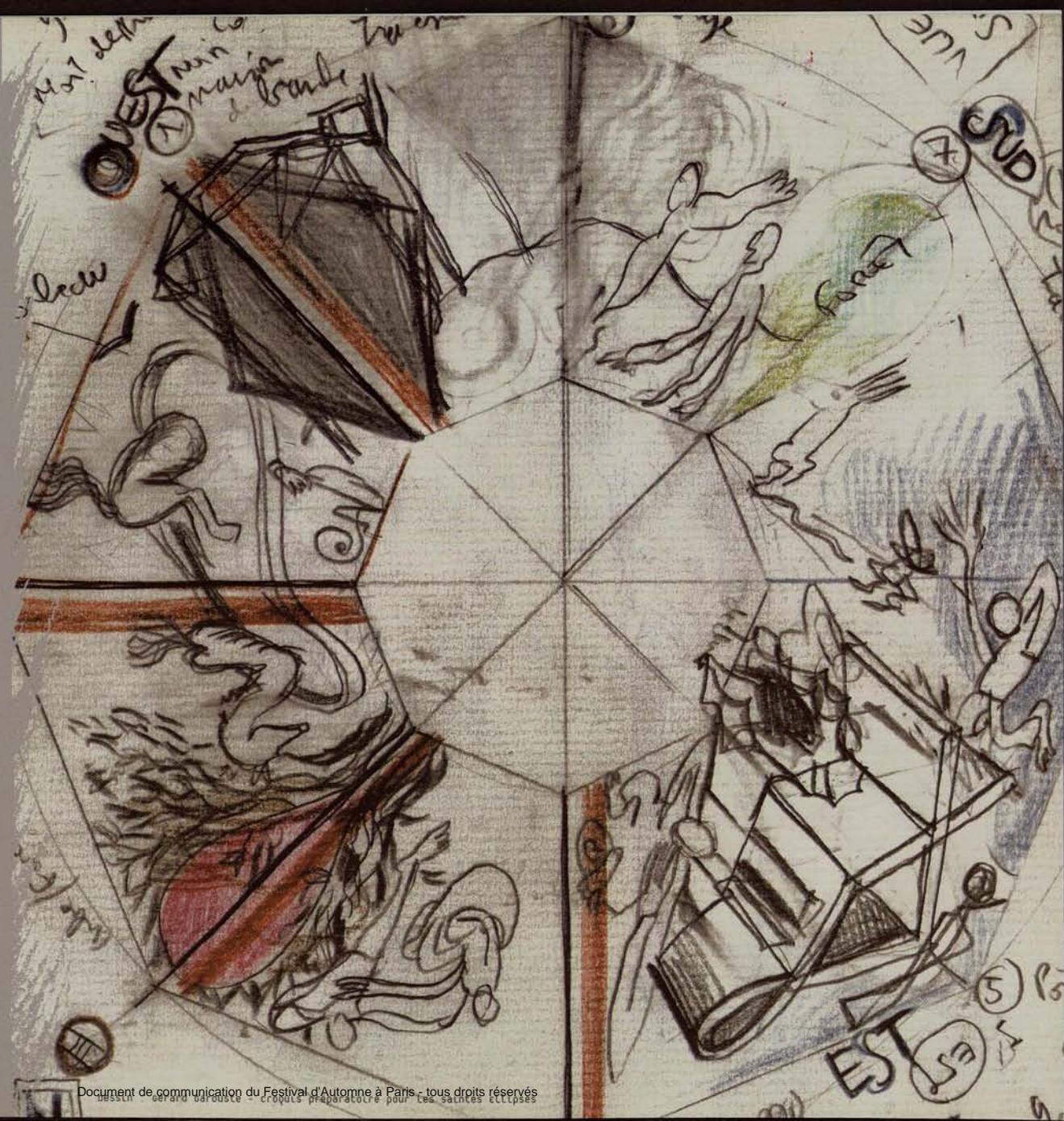
GÉRARD
GAROUSTE

Les saintes ellipses

24 septembre au 2 novembre 2003



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
32^e édition



Le fils du roi et L'écuyère de Laurent Buisine

dans les souvenirs que j'accumule depuis un siècle ou deux - la mémoire me fait défaut -, voilà que le soir tombe. Le sang a coulé. Des conséquences de ce drame, une légende va prendre forme dont aujourd'hui encore, nous ne pouvons, ni vous, ni moi, démêler les fils imbriqués.

un soir d'été accablant un cirque, petit, ambulante, s'était arrêté sur la place du village où vivait segroeg, fils de roi. on avait à la hâte disposé en cercle des bancs et des chaises au centre desquels un ours puissant, un chien savant et un singe obéissant avaient amusé les spectateurs ; puis était venue une écuyère, fort belle, qui conduisait un cheval dressé. elle avait fait exécuter à l'animal des pas, des virevoltes et quelques figures gracieuses, comme s'il dansait, qui laissèrent sur le sol des marques légères. segroeg qui, de loin, assistait au spectacle, avait senti son cœur s'embraser pour cette femme aperçue dans la lueur des flambeaux.

Le matin suivant, le cirque avait disparu. segroeg sillonna la campagne pour retrouver la belle : sans succès. il entreprit des recherches plus vastes, questionna et dépêcha des émissaires dans toutes les directions ; les témoignages et les renseignements rapportés étaient souvent contradictoires : l'un disait l'avoir vue à tel endroit et, dans le même temps, un autre, ailleurs. A chaque fois qu'il obtenait une information, segroeg sellait sa monture et quittait le châ-

teau pour de longs voyages dont il revenait épuisé. il tentait de retrouver la belle cavalière dans ses déplacements imprévisibles qui la menaient de plus en plus loin dans le royaume et même au-delà des frontières, sans toutefois parvenir à la rejoindre jamais. A chaque occasion il était arrivé sur les places des villages après que le spectacle fût terminé, après que le cirque fût parti et sans que personne ne sache précisément dans quelle nouvelle direction.

un jour, pour une futilité, une guerre éclata avec les états voisins. il avait réclamé comme un dû le droit de conduire les armées afin de rétablir, disait-il, l'autorité du roi. son père s'était d'abord opposé à l'orgueilleuse demande car il craignait pour la vie de son fils et mesurait également l'étendue de son inexpérience. il avait cependant pensé par la suite que la rudesse des champs de bataille réduirait la mélancolie qui semblait hanter le garçon et avait fini par lui confier la maîtrise des combats. segroeg n'avait pas revu l'écuyère et il perdit sa trace sans même avoir appris son nom.

il alla au nord repousser des peuples grossiers et brutaux qui s'expriment par des grognements, vivent dans les forêts, s'enduisent le corps de graisse d'ours et font déchiqueter leurs prisonniers par des molosses aux yeux rouges ; à l'est lutter contre des hordes sauvages et barbares qui communiquent en sifflant de façon stridente, ne quittent leur monture ni le jour ni la nuit, se couvrent de peaux de bêtes et clouent leurs ennemis aux portes des villes ; au sud combattre des peuplades

perfides et surnois qui parlent en imitant le bruit du vent, dorment dans les arbres, mangent des viandes avariées et empalettent le long des routes les hommes dont ils s'emparent ; à l'ouest, attaquer des tribus sanguinaires et cruelles qui ne savent que hurler, construisent des abris de branchages, partagent leur existence avec les chiens et écartèlent sur les places publiques les soldats capturés. partout il porta le feu et le fer. il fit couler le sang et se montra plus impitoyable encore que ses ennemis en rendant au centuple les coups portés aux membres de son armée. il fit preuve d'une violence sans pareille ; pendant les combats, son regard ne cillait pas. il questionnait personnellement tous ceux qu'il faisait prisonniers mais il ne retrouva pas la trace de sa belle et son âme se gonfla de tristesse.

un jour, quand il eut la nausée de la boue faite de sang et de terre mêlés dans laquelle il marchait, sur laquelle il se couchait et dont l'odeur poisseuse avait envahi jusqu'à sa peau, il rentra chez lui.

cependant, tandis qu'il guerroyait, des hommes à l'intérieur du pays avaient fomenté une révolte et avaient assassiné le roi, sa famille et ses partisans. Le palais avait été rasé. La sédition avait ensuite gagné l'ensemble du territoire ; les villes, les bois et les champs avaient été incendiés. il ne restait rien du pays ruiné.

segroeg se coucha sur le seuil de ce qui avait été le château de son enfance et pleura, face contre terre. Le sol fut mouillé de ses larmes et la boue couvrit son visage.

après avoir rendu la liberté à ses compagnons de combat, il déchira ses vêtements, abandonna ses armes, coupa sa belle chevelure et parti en haillons au hasard des routes en mendiant dans les villages.

Les paysans, qui avaient peu pour vivre, le repoussaient avec violence ; aussi se nourrissait-il le plus souvent des déchets jetés aux chiens qu'il disputait âprement aux bêtes rendues féroces par la faim ; il volait dans les vergers des fruits à demi pourris qu'il arrachait au bec des corbeaux et des pies ; il rongeaient des racines avec les rats et partageait la fange des cochons pour dormir la nuit.

après de longues années d'errance, il arriva un matin, durant la lenteur d'un rigoureux hiver, sur la place d'un bourg inconnu ; il s'y arrêta.

il avait connu tant de misères qu'il désirait à présent mourir ; peu lui importait le lieu et la manière. il ne voulait plus endurer les douleurs de la fatigue. il posa ses vêtements dans la neige à côté de lui. il était nu sur la place et restait immobile en attendant que le froid le prenne. son arrivée, vite connue, attira les curieux. nul ne savait qui il était, d'où il venait et quels chemins il avait empruntés pour être au centre du village.

il était maigre et portait sur tout le corps les traces d'anciennes blessures et de nouvelles, ouvertes et suintantes : des plaies et des abcès où se mêlaient la terre, la crasse, le sang et les sanies. ses défroques, à côté de lui, dégageaient une puanteur insupportable.

Les autorités vinrent l'observer et firent couvrir sa nudité d'un drap. on l'interrogea ; il ne répondit pas ; on le crut muet d'abord, idiot, ensuite. on le bouscula ; il ne réagit point. on le chargea de chaînes ; il se laissa faire.

il fut placé dans un cachot et le conseil de la ville délibéra sur son cas. Les savants prétendirent que c'était un sorcier sorti de la forêt, ainsi que les chroniques en mentionnaient plusieurs exemples. Les prêtres voulurent y voir un démon qui aurait parcouru les campagnes, comme l'attestent quelques textes édifiants. Les bourgeois dirent que c'était un farceur qui cherchait à se faire entretenir par la communauté - ce qui s'était déjà vu. Les controverses furent longues.

dans sa prison, segroeg ne manifestait aucune impatience - on pouvait le croire prostré. Les scientifiques l'observèrent, les religieux l'interrogèrent, les notables le surveillèrent. Le soir vint sans que la question fût réglée. on jeta au jeune homme un peu de nourriture à laquelle il ne toucha point et il demeura éveillé toute la nuit.

Le matin suivant, une femme demanda l'autorisation de laver l'inconnu.

c'était une veuve qui jadis fut belle et qui avait perdu ses fils et son mari à la guerre. après quelques discussions, on lui permit de pénétrer dans la cellule.

La femme s'approcha de lui, ôta doucement le drap qui le recouvrait et commença à faire sa toilette. elle s'y employa longtemps. elle le décrassa, lui baigna le corps, lui lava les

pieds, lui nettoya les cheveux, le rasa de frais, lui coupa les ongles, le sécha dans des serviettes parfumées, enduisit ses plaies de baumes et d'onguents, le revêtit de vêtements propres.

enfin, elle le mit debout, sortit avec lui sur la place et entra dans une auberge où elle lui servit du pain et du vin ; elle le fit manger et boire.

segroeg se laissa faire docilement. A la fin du repas, il lui pressa les mains ; la femme retira ses doigts des siens et s'enfuit rapidement.

habillé, nul ne faisait plus attention à lui ; il sortit du village et poursuivit sa route. un peu à l'écart des habitations, à l'orée d'un bois, segroeg rencontra un pauvre vieillard qui l'accosta en lui proposant de devenir son compagnon. segroeg accepta et, pendant des années, il conduisit les animaux aux pâturages, apprêta les repas, tissa les vêtements, hébergea les visiteurs de passage, entretint le feu, réduisit le blé en poudre, irrigua les champs, nettoya la maison et sema le jardin.

un jour de printemps, le vieillard raconta à segroeg qu'il avait entendu l'histoire d'un fils de teinturier, qui dans sa jeunesse était tombé éperdument amoureux d'une dame de la cour dont il avait entrevu un instant le visage magnifique dans les éclats d'une fête. Le jeune homme avait cherché sa vie durant à donner aux draps les plus fins et aux étoffes les plus rares des couleurs nouvelles dont la réputation, espérait-il, arriverait jusqu'à celle

pour qui, désormais, il vivait et il rêvait : des grenats, des ors, des outremer ; des pon- ceaux, des vermillis, des turquoises et, sur- tout, la claire lumière de ses beaux yeux. Il s'était plongé dans les livres et avait lu les textes transmis par les prophètes et les saints, les lois énoncées par les physiciens, les principes des philosophes et les vers des poètes.

Il s'était rendu dans les cavernes où des hommes rassemblés mélangent dans le feu l'ar- gile durcie et la cire liquide en énumérant les attributs monstrueux des démons et font apparaître le blanc de la cendre ; dans les montagnes où des enfants dispersent des plumes dans le vent en citant les pouvoirs secrets des archanges et obtiennent le noir du cor- beau ; dans les plaines où des vieillards ré- unis entourent de bandelettes des tumulus de terre en psalmodiant les noms des dieux an- ciens et connaissent le rouge du lion ; dans les forêts où des femmes aspergent d'eau fraîche les arbres antiques en murmurant les prénoms tendres des nymphes et produisent le vert du dragon.

sa renommée fut grande ; il habilla les hommes et para leurs chevaux. cependant, malgré la gloire que lui apportait la connaissance ex- ceptionnelle des couleurs secrètes, il gardait dans son cœur le regret de cette femme qui lui était inaccessible et, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à reporter sur les tissus l'éclat et la fragilité des yeux de la belle qui hantait ses nuits.

un après-midi d'automne, quand la nature offre aux regards des variétés de teintes mer- veilleuses, il quitta le monde et sa gloire

pour vivre isolé et méconnu.

sur sa route, il entendit raconter l'histoire d'un fils de roi qui attendait qu'un fils de teinturier lui rende visite pour connaître sa fin. Il cherchait sans doute s'il se trouve une page dans l'univers où est écrite la raison de sa présence dans le monde ; peut-être se lisait-elle dans ses crimes, dans les tâches quotidiennes accomplies avec abnégation et pa- tience ou encore dans la science de son com- pagnon ; peut-être se lira-t-elle, un clair matin, au détour d'un chemin quand des gouttes de son sang tomberont sur le sol. avant qu'elles ne se répandent dans la poussière et que ses yeux ne se voilent, pendant le court répit que lui laissera la mort, il pensera y lire les lettres qui composent le mot *αἶ*, hélas.

J'ignore, poursuivit le vieil homme, quel texte mes pas et mes gesticulations auront imprimé sur la surface de la terre ; je n'en connais ni l'alphabet ni l'écriture mais je sais qu'ils font partie du monde au même titre que les co- mètes qui traversent le ciel, les dieux qui nous harassent de leurs lois, les bêtes et les bestioles qui habitent la terre.

Le hasard, le créateur - qui sait ?- initie les lois du monde au fur et à mesure que nous les façonnons dans nos vies singulières. La ligne du destin est, dit-on, inscrite dans le creux de la main mais tous nous écrivons l'uni- vers depuis le jour de notre naissance jus- qu'à la nuit de notre sommeil ; cependant nous ne savons pas lire.

Le fils du roi quitta le fils du teinturier

et marcha jusqu'au moment où le désert immense se détachait à l'horizon. Il ne franchit pas les limites du désert insondable mais s'ar- rêta à sa lisière où se mêlent la terre fer- tile et le sable stérile, à l'endroit indéfi- nissable où les vents capricieux défont les dunes fuyantes et creusent les dures montagnes.

Il dormit face contre terre. au moment où le jour oscille entre l'obscurité et la lumière, entre la froidure cruelle et la chaleur in- soutenable, l'humidité de la nuit, mêlée à la poussière du chemin avait fait sur son visage un masque de boue et il se réveilla.

Il vit la rosée éphémère qui par nature n'ap- partient qu'à l'éternel quand il trace pour les hommes la raison de leur présence sur terre et l'eau qui s'était déposée sur des herbes sèches alignées dans la caillasse.

segroeg mit du temps à reconnaître que les gouttelettes formaient des lettres et que ces signes étaient semblables aux neuf pas de danse que le cheval, conduit par la gracieuse cava- lière, avait dessinés, un soir d'été, sur la place de son village.

La rosée écrivait le nom de la belle écuyère, dont le souvenir radieux ne l'avait jamais quitté quand il parcourait le vaste monde. Il comprit que ce serait son dernier matin ; le sang coula.

Les Gouttes Alignées Brillèrent, Rayonnaient Intensément Et Lui Lisait L'Écriture.

LES SAINTES ELLIPSES Gérard Garouste

installation pour la chapelle saint-Louis
de la salpêtrière

24 septembre - 2 novembre 2003

commande publique du ministère de la culture et de la communication (délégation aux arts plastiques - centre national des arts plastiques) et du festival d'automne à Paris

avec le soutien du conseil régional d'Île-de-France avec l'aide des galeries Lafayette, partenaire du programme "des oeuvres dans la ville" du festival d'automne à Paris 2003

coordination artistique : Jean-Marc Prévost
coordination technique : Sallahdyn Khatir,
Erwan Huon

Remerciements à l'aumonerie de la chapelle, à l'association des amis de la chapelle saint-Louis de la salpêtrière et aux services de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière

Gérard Garouste remercie :
Artegale, Jean-Pierre Barbé, Laurent Busine,
Jean-Marc Floch-Lay, Stéphane Garson, Catherine
Gonin, Cyrille Hernot, Ivars Krizjanis, Hortense
Lyon, Daniel Templeton, Annick Thuau

La délégation aux arts plastiques et le centre national des arts plastiques : Martin Aethenod, Bernard Alistène, Yann Chataigné, Anne-Marie Le Guével, Philippe Leporcher, Marie-Christine Hergott, Jean-Marc Prévost, Anne Racine, Marion Sauvalre ainsi que le festival d'automne à Paris



entretien avec Gérard Garouste

Hortense Lyon : cette création fait suite à celle que vous avez réalisée en 2001, *ellipse*, qui se présentait sous forme de tente à l'intérieur de laquelle le visiteur pouvait cir- culer. aujourd'hui vous suspendez une struc- ture comme un lustre à un mètre du sol. pour un peintre, vous avez une certaine tendance à sortir de l'espace du cadre.

Gérard Garouste : il y a deux raisons à cela, la première et la plus évidente étant dictée par le lieu : on ne conçoit pas un projet pour la chapelle de la salpêtrière de la même ma- nière qu'une exposition dans un musée. je vou- lais que mon projet s'adapte à une architec- ture sacrée. j'ai cherché à la fois à réagir à cet environnement et à m'y intégrer en pre- nant en considération ses proportions mais aussi son histoire. la deuxième raison me tient à cœur et touche à la perception d'une forme qu'on ne peut contenir d'un seul regard. lorsque l'on est face à une œuvre qui épouse une architecture monumentale tout n'est pas donné d'emblée. L'appréhension de celle-ci est lente et embrouillée, fragmentée dans l'espace et dans le temps. elle procède d'une accumu- lation de petits détails qui permet de se lais- ser pénétrer par une œuvre et d'accéder pro- gressivement à sa logique interne. c'est la raison pour laquelle j'attache beaucoup d'im- portance aux premières secondes qui suivent la découverte d'une œuvre. L'œil transmet, bien avant toute forme de raisonnement, quantité d'informations non contrôlées, d'impressions immédiates dessinant un savoir approximatif où se mêlent réminiscences personnelles et mémoire

collective. j'aime ce premier contact avec une œuvre qui passe nécessairement par un senti- ment de désordre et de confusion.

H.L. : Le titre de votre exposition n'est pas vraiment de nature à éclairer le visiteur confus.

Les saintes ellipses. comment doit-on l'en- tendre ?

G.G. : La chapelle présente un plan centré et sa coupole repose sur un octogone de 12 mètres de diamètre. de cette figure, j'ai fait tom- ber huit fragments d'ellipses qui tendent vers la terre, huit toiles peintes qui s'étirent sur douze mètres et convergent vers une table centrale. traditionnellement, la coupole sym- bolise la voûte céleste recouvrant l'univers et l'humanité placés sous sa coupe. les saintes ellipses offrent le point de vue opposé, la figure effondrée de la coupole, le mouvement par lequel le zénith rejoint le nadir et la peinture, décollée de son support, viendrait se concentrer dans le creux d'une main.

H.L. : de sorte que, suivant votre logique, cette main devient la clé de voûte.

G.G. : oui, et aussi la clé d'une prison ! la peinture est une prison, limitée à la main du peintre et à la surface de la toile et parce que je crois les limites nécessaires à l'ex- pression du sens, je m'enferme dans cette pri- son avec l'idée d'en sortir. en choisissant ce médium, je renonce à toute idée d'origina- lité formelle, pour la simple raison qu'avec un pinceau, une toile et des pigments, on a déjà tout fait. aujourd'hui, dans la plupart des pratiques artistiques la main n'a plus sa

place. bien souvent l'obsession de la nouveauté occulte l'œuvre et devient une stratégie placée au seul service du formalisme : recherche stérile à mon sens et qui confine à l'idolâtrie. contrairement aux nouveaux outils de communication qui n'ont pas fini d'étendre leurs territoires, la peinture est arrivée au terme de son développement. elle a clos son histoire et s'est débarrassée des contingences de son évolution technique. fermée sur elle-même, la peinture ne laisse d'autre alternative au peintre que d'oublier le langage formel et de poser la question du sujet. ce n'est pas le moindre de ses paradoxes que de tirer sa vitalité et son originalité de son obsolescence, en ne se donnant à appréhender que dans sa finalité.

H.L : L'expression du sens nécessiterait de passer au travers d'un langage classique et de moyens banals, propres à se faire oublier. Le peintre voudrait-il disparaître ? est-ce encore la raison pour laquelle vous avez fait appel à un écrivain ?

G.G : c'est plutôt un moyen de jouer avec l'idée du sujet. Le texte fait fonction de trame comme une deuxième toile. depuis plusieurs années, l'écrit est devenu un support à ma peinture et son champ de recherche. je me suis successivement référé à des textes fondateurs de la littérature, don quichotte, la divine comédie, le pentateuque, puis j'ai écrit moi-même un texte de quarante-neuf mots pour l'installation de la fondation cartier. cette fois, je me suis adressé à un ami qui a inventé un récit dans une forme volontairement détachée du temps et des modes. ce conte s'ap-

puie sur une symbolique très riche sur le plan iconographique et se prête aux jeux d'interprétation. j'ai lu ce texte sans rien chercher à savoir des sources et des motivations de son auteur et je me suis laissé aller à décoller du sens littéral et à suivre les méandres de l'interprétation. mais il n'y a pas de hasard, mon propos aurait été bien différent si je m'étais trouvé dans une usine, un musée ou un théâtre. L'architecture de la chapelle et surtout le personnage à qui elle est consacrée ont orienté mon interprétation et déterminé mon propos.

Au-delà de ce projet particulier, je vise par cette démarche à renouer avec une histoire qui, depuis l'avènement de la photographie, a vu basculer la peinture de l'espace de représentation à celui de l'interprétation ouvrant à l'art un champ de création inexploré. Lorsque picasso peint le portait de dora maar, la figure du modèle s'efface derrière la signature. Le sujet de l'œuvre, c'est le style. La forme emplit et comble le sens. de même quand il s'empare du thème du minotaure, le mythe est pour picasso un alibi. Le sujet est clos sur la forme. La porte est fermée sur un objet parfaitement esthétique : un cul-de-sac, aussi séduisant soit il. Le propre de l'œuvre de picasso est à la fois de rendre impossible un "après picasso" et d'imposer un nouveau départ. ce nouveau départ consiste pour moi à expulser l'artiste du sujet de l'art en revalorisant ce qui est le principe même de la peinture, l'interprétation, et ce de manière très explicite, au mépris de toute considération sur le bon et le mauvais goût... L'idéal serait de se débarrasser du style, une utopie

bien sûr. du moins est-il possible d'en faire un caractère secondaire, une marque involontaire et non un but.

H.L : comment s'articulent le texte et l'image ?

G.G : La perception du texte n'apparaît que lorsque l'on se penche sur les miroirs. c'est par cette plongée du regard, qui reprend à son compte la dynamique introvertie des saintes ellipses, qu'apparaît le point de départ de cette création. sans quoi, l'œil ne voit qu'un immense code barre. dans le conte, le personnage principal passe son temps à marcher pour retrouver une femme : son trajet décrit la forme d'une sphère, qui entre en résonance avec la coupole, qui s'apparente au gilgoul et au cycle de la mort et de la résurrection, qui rappelle le veau d'or... c'est une histoire en boucle, dont le commencement et la fin se mordent la queue. tout s'enchaîne en associations libres, le lieu, le sujet, la peinture selon différents niveaux de lecture. La représentation du parcours de segroeg peut se lire comme celui de l'accession à la connaissance, à travers des thèmes comme la rosée, les vents, le chemin et le cercle. cette architecture utopique s'apparente à une imbrication de fictions ou un bloc d'écorce terrestre à l'intérieur duquel on peut circuler : entre les strates correspondant aux différents âges de son histoire il y a des passages. il n'y a pas de voie unique, pas de temps linéaire mais des moments qui existent simultanément. L'histoire croise celle de laurent busine, la mienne, l'histoire de france, les mythes. j'ai cherché notamment à confronter la symbolique alchimiste avec les orien-

tations bibliques, à travers le choix des couleurs. c'est ainsi que j'ai mis le blanc à l'est, au sud le vert et le pourpre...

H.L : et le jaune qui est la couleur dominante ?

G.G : dans l'iconographie chrétienne, c'est l'or qui couvre les voûtes puisque qu'il est symbole du sacré. Ici la dominante est le jaune car le jaune était la couleur distinctive des traîtres, des fous et des juifs. il y a un paradoxe littéralement renversant dans cette chapelle à considérer que tant de perfection contenue dans la géométrie de la coupole côtoie un personnage aussi éloigné de toute idée d'harmonie : on lui doit notamment d'avoir fait brûler le talmud en place de grève et institué pour les juifs le port de la rouelle. puisqu'il n'en demeure pas moins que louis ix passe pour un saint, ainsi qu'il est enseigné dans les manuels d'histoire, alors le monde bascule la tête la première et le ciel tombe en enfer. Le zénith rejoint le nadir. La figure effondrée de la coupole s'arrête à un mètre du sol à l'aplomb d'une table. à travers les miroirs qui la recouvrent, la réalité s'inverse. tout est basé sur cette orientation, à la fois retournement, chute et introversion. je pousse cette logique jusqu'au bout quitte à passer moi-même pour un fou ou un bouffon anachronique. si je réalise un projet pour la chapelle saint louis, je ne peux ignorer ni passer sous silence les exactions de ce personnage. cette réalité m'a conduit à orienter ma lecture et mon interprétation du texte de laurent busine vers une critique de l'intolérance, un propos qui n'a pas d'âge... c'est

même un sujet très actuel.

H.L : un peintre présente des formes. dans quelle mesure les saintes ellipses révèlent-elles leur sens ?

G.G : c'est plus une question d'état d'esprit : j'aimerais aiguïser l'appétit, transmettre le désir de l'exploration en m'appuyant sur un récit marqué par l'inachèvement. Le mot inscrit par le héros dans le sable est un blanc, un nom absent. Le nom de gabrielle fonctionne comme un code secret, de la même manière que la valeur symbolique des mots est là pour articuler une réalité autre. Le mythe de la femme perdue et retrouvée est un scénario fondamental de l'imaginaire... chercher la femme, c'est chercher l'origine. il y a toujours une histoire dont découle l'histoire, des mots engendrés par d'autres mots, emboîtés comme des poupées russes. il faut se donner la peine d'aller voir ce qu'il y a dans ces boîtes. je me réfère parfois à la bible car, dans ce domaine, la bible est un champ de recherche en perpétuelle expansion. en véhiculant un propos sur l'intolérance, les saintes ellipses sont une invitation à l'interprétation qui fait écho à ma propre attirance pour le plus grand des labyrinthes, le pentateuque. si je pouvais le rendre séduisant au profane, j'aurais atteint l'un de mes buts. tout comme dans la bibliothèque de babel de la nouvelle de borges, les portes y ouvrent indéfiniment vers l'intérieur. il n'y a pas réellement de centre et pas d'origine fixe car chaque mot existe en fonction d'occurrences antérieures. L'histoire du héros segroeg fait partie de la mise en scène qui, comme toutes les mises en

scène, est aléatoire et évolue au fil du temps, mais le sujet, lui, ne change pas : le sujet consiste à mettre en marche l'esprit pour imaginer ce qui n'est pas représenté. Libre à chacun d'en chercher l'orientation et d'y trouver une logique. d'autres combinaisons, d'autres itinéraires sont possibles qui loin de résoudre le problème n'auront de cesse que de nourrir le mystère et d'élargir le champ de la recherche.

propos recueillis par hortense lyon



France Culture partenaire du festival d'automne à paris



32^e édition

DES ŒUVRES DANS LA VILLE

programme arts plastiques du festival d'automne à Paris 2003

GÉRAARD GAROUSTE*

LES SAINTES ELLIPSES

CHAPELLE SAINT-LOUIS DE LA SALPÊTAIÈRE

24 septembre > 2 novembre 2003

47, boulevard de l'Hôpital. 75013 Paris

8h30 > 18h30. entrée libre. 01 53 45 17 00

DÉFILÉ D'ART*

VANESSA BEECROFT, CLAUDE CLOSKY, MARIE-ANGE

GUILLEMINOT, INEZ VAN LAMSWEEDE, NATACHA LESUEUR

GALERIES LAFAYETTE

24 septembre > 15 octobre 2003

boulevard Haussman, 75009 Paris

du lundi au samedi 9h30 > 19h30, jeudi 9h30 > 21h

entrée libre. 01 53 45 17 00

MELIK OHANIAN*

FREEZING FILM

GARE DE LYON, SALLE MÉDITERRANÉE

25 septembre > 5 novembre 2003 5h30 > 1h30

entrée libre. 01 53 45 17 00

CHEN ZHEN

berceau*, balai-serpillière,

cocon du vide, La lumière innocente

ESPACE TOPOGRAPHIE DE L'ART

26 septembre > 1er novembre 2003

15, rue de Thorigny. 75003 Paris

du mercredi au dimanche 15h > 19h

entrée libre. 01 40 29 44 28

CHEN ZHEN

JUE CHANG, THE LAST SONG

PALAIS DE TOKYO

SITE DE CRÉATION CONTEMPORAINE

1er octobre 2003 > 18 janvier 2004

performances du 1er au 5 octobre :

conception, TAN DUN

danse, HUANG DOU-DOU

13, avenue du président Wilson. 75016 Paris

du mardi au dimanche 12h > 24h 4 s et 6 s.

01 47 23 54 01

RINEKE DIJKSTRA*,

THE BUZZCLUB, LIVERPOOL, UK

MYSTERY WORLD, ZAANDAM, NL

BETC EURO ASCG

15 octobre > 15 novembre 2003

85-87, rue du faubourg St Martin. 75010 Paris

du mardi au dimanche 11h > 19h

entrée libre. 01 53 45 17 00

THIERRY KUNTZEL

THE WAVES

agnès b.

21 octobre > 21 novembre 2003

15, rue Dieu. 75010 Paris

du lundi au dimanche 10h > 19h

entrée libre. 01 53 45 17 00

CHRISTIAN BOLTANSKI / JEAN KALMAN / FRANK KRAWCZYK

O MENSCH !

POINT P.

22 > 25 octobre 2003

186, quai de Valmy. 75010 Paris

18h > 22h. 5€. 01 53 45 17 17

DU ZHENJUN

ÊTRE HUMAIN TROP LOUÉ

LA GAÏTÉ LYRIQUE

7 > 23 novembre 2003

3, rue Papin. 75003 Paris

mer. et ven. 17h > 21h

sam. et dim. 12h > 19h

entrée libre, inscription obligatoire :

visite@la-gaite-de-paris.info

01 44 59 69 97 et 06 88 76 83 45

* œuvres issues du fonds national d'art
contemporain et présentées en partenariat
avec la DAP-CNAP

Lafayette

Les Galeries Lafayette sont partenaires
du programme arts plastiques
"des œuvres dans la ville"

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

156, RUE DE RIVOLI, 75001 PARIS

01 53 45 17 00

WWW.FESTIVAL-AUTOMNE.COM

FRFAP_2003_AP_01_PRG5